

## Quelques idées à propos du moment didactique De la psychanalyse comme création <sup>1</sup>

Jacques Roisin

(47) Je me suis interrogé sur ce qui fait désir d'analyse, et me suis demandé ensuite : *que devient le désir d'analyse dans le passage de psychanalysant à psychanalyste ?*

Il y a quelque temps un patient me racontait attendre désespérément un signe dans la nature, qui lui révélerait l'intention divine : devait-il ou non lâcher son amour pour sa voisine ? Depuis que celle-ci l'avait abandonné, il connaissait une grande dépression et plus encore un désarroi extrême car il ne comprenait pas la décision de Dieu à son égard. N'était-il pas un bon chrétien depuis sa plus petite enfance ? Pourquoi Dieu se détournait-il de lui en ne donnant pas de conclusion heureuse à son premier amour ? Car tout a été écrit dans un grand livre, et tout a un sens : les ennuis au pécheur, le bonheur au vertueux. Son entourage s'était inquiété (« Tu te drogues ? », lui demandait-on), et me l'avait adressé. Lui voulait rester accroché, à mon égard, dans une unique demande de conseils et d'explications (« Comment cela (48) est-il possible ? », me répétait-il). Je rapporte ici l'apparente absence, dans le discours de ce monsieur, de l'adresse à l'Autre comme ouverture, comme lieu de questionnement personnel, adresse réduite dans son cas à l'Autre en tant que lieu des certitudes. Je rapporte également que s'il manifestait le plus sincère étonnement face à ma non réponse, la relance de questions de ma part (autour de son rapport à Dieu, aux femmes, à l'amour) lui a été supportable – on peut situer à cet endroit l'amorce d'un travail analytique. Je veux partir de ceci : la structure d'un désir d'analyser le désir ne consiste nullement en un retour sur soi (quelle que soit la forme choisie pour imager cette

---

<sup>1</sup> On trouvera sous ce titre l'exposé que j'avais prononcé à la journée sur la formation – sous le titre « La position du praticien » –, et que j'ai entièrement reformulé à la journée de l'Association Freudienne sur La Passe, à Paris le 29 janvier 94. J'avais précisé, lors de la journée de Bruxelles, pourquoi je refusais de définir les actes du psychanalyste en référence aux registres de l'imaginaire, du symbolique et du réel : parce que je regrette la référence bêtifiante dans notre culture lacanienne à ces trois registres, avec l'empressement à rejeter tout ce qui se joue dans celui de l'imaginaire devenu dans nos discours un terme quasi injurieux.

structure), il ne s'agit pas de quelque introspection que ce soit, ni réelle, ou imaginaire, ou symbolique... La pratique de ce désir d'analyse, c'est de prendre radicalement le désir par le bout d'une de ses dimensions essentielles, *l'adresse d'une énonciation*. L'acte minimal du psychanalyste n'est-il pas de soutenir la possibilité d'une telle expérience pour l'analysant ?

Je n'aborderai pas la question de l'adresse comme condition d'analyse, car mon propos est ailleurs. Je veux évoquer une dimension de l'énonciation du sujet, qui me semble négligée, et c'est par opposition que je vais, dans un premier temps, souligner le caractère obligé de la dépendance à l'Autre.

\*  
\* \*

A propos de la dépendance incontournable à l'Autre, je rappellerai ceci.

Premièrement, l'Autre est la condition pour qu'il y ait du désir chez le sujet. On peut reconstruire le démarrage du désir chez un sujet à partir de sa rencontre de désir chez l'Autre. Le petit enfant fait l'expérience qu'il est là pour quelqu'un, mais que lui veut-on ? Il va répondre par la question de son propre désir à lui, mais que veut-il lui-même ? Bien sûr l'enfant perçoit, imagine, projette..., sur ce désir inconnaissable de l'Autre. Ainsi l'on peut dire que la source de l'adresse et le destinataire – qui est une des significations du mot « adresse » – sont un seul et même, l'Autre.

Deuxièmement, l'Autre est condition pour les modalités du désir, par exemple pour le choix du destin névrotique, psychotique, ou pervers. Ainsi qu'il y ait psychose dépend de ce qui se joue au lieu de l'Autre, il s'y joue un traitement particulier de quelque chose de fondamental – nommé « la forclusion du Nom du Père » dans la théorie de Lacan.

Troisièmement, l'Autre est non seulement condition pour qu'un sujet existe, dans les modalités diverses que connaît son désir, mais même pour qu'un sujet vive, j'entends au sens biologique. J'ai soutenu il y a plusieurs années, à partir de l'abord analytique de parents d'enfants décédés de mort subite, l'hypothèse que cette mort, comme d'autres morts que l'on pourrait justement appeler « naturelles », marque la sortie du champ de l'Autre – et la précarité de l'inscription de ces sujets dans ce lieu.

(49) C'est pourquoi je considère l'enfant sauvage comme une fiction pour la psychanalyse. Tout qui se penche sur cette question se demande avant tout quelle sauvagerie est établie par les faits. Le fait des comportements sauvages de ces enfants ne prête pas au doute, mais l'hypothèse qu'ils ont été élevés par des animaux, ou ont vécu longtemps seuls dans la nature, ou encore ont vécu totalement reclus, n'a jamais pu être établie en dehors du crédit porté à quelques témoignages oraux. On en trouve une bonne présentation dans le livre de Lucien Malson *Les enfants sauvages*, qui date de 1964. Mais en 1974, on aurait trouvé au Burundi un enfant-singe, et la nouvelle a fait le tour du monde : des soldats avaient découvert cet enfant en compagnie de singes, et l'avaient emmené dans un orphelinat. Une psychologue américaine s'est rendue au Burundi ; elle a raconté l'enquête qu'elle y a menée, dans son livre *L'Enfant Sauvage du Burundi*. Il s'agissait en fait d'un enfant autiste dont le comportement pouvait évoquer celui de singes – tous ceux qui ont travaillé avec ce type d'enfants ont pu connaître cette sensation. Mais l'intention de mon propos dépasse le caractère hypothétique de la vie sauvage, que vise-t-elle ? Que de toute façon il ne suffit pas d'abandonner un enfant pour que toute inscription dans le champ de l'Autre disparaisse, là est la fiction des enfants sauvages pour nous psychanalystes, car

si tel était le cas, tous les enfants abandonnés mourraient. Je veux dire que si l'imagination par rapport aux enfants sauvages est à ce point prête à s'enflammer, c'est parce que le mythe de l'enfant sauvage vient nier la dépendance sine qua non, existentielle et vitale, à l'Autre.

\*

\* \*

Je vais vous tenir un tout autre discours concernant l'énonciation.

D'où vient donc que l'on ait importé des concepts linguistiques dans le champ psychanalytique ? Il faut se référer à *L'Efficacité Symbolique*. Tel est en effet le titre d'un article datant de 1949 dans lequel Lévi-Strauss rapporte le récit d'une incantation shamanistique à laquelle recourent les indiens Cuna du Panama pour faciliter les accouchements difficiles. Il découvre que l'efficacité de la « manipulation psychologique » en oeuvre ne peut s'éclairer qu'en pensant l'élévation de la réalité vécue au niveau d'une réalité verbale, et il invite les psychanalystes à se réinterroger sur l'efficacité de leur cure, dans le recours aux concepts linguistiques de « signifiant », « signifié », « ordre symbolique ». Dire qu'il a fallu attendre 50 ans pour que la psychanalyse soit interrogée dans les termes d'une expérience de parole !

Ce texte a eu un effet terrible sur Lacan. Il faut penser à ce qu'il avait écrit jusque là, l'impasse dans laquelle était son discours. Il y avait quelque chose de totalitaire dans sa conception du sujet comme dépendant, pour son évolution psychique, pour celle de la cure, des imagos inconscientes : c'était une conception de l'homme paranoïaque. Pensez que Lacan était allé jusqu'à affirmer que la cure était une paranoïa dirigée ! Je veux dire qu'un transfert sur la paranoïa continuait à agir (50) Lacan, peut-être avait-il voulu, lorsqu'il avait été pris de passion pour cette maladie, être le grand interprète des paranoïas ? Ou quelque chose de cet ordre ? Lacan a dû s'arracher, se démettre de cette position. Je veux dire que la rencontre du texte de Lévi-Strauss a pu occasionner chez Lacan un remaniement de son désir. A partir des effets de révélation de cet article, Lacan a questionné la cure comme expérience et efficacité de la parole. Repensez aux traces de ce travail de réélaboration dans le séminaire I où Lacan renouvelle les concepts de transfert, résistance...

Eh bien, je considère *l'énonciation* comme le coeur d'une reformulation, grâce à la linguistique, de la question du sujet..., ce que parler veut dire, psychanalytiquement parlant..., ni l'expression des affects ni la compréhension ni une prétendue synthèse des deux..., *la prise de parole du sujet faisant entendre une vérité inconsciente de son désir, lorsqu'il ose délier son discours...*, les entretiens préliminaires n'ont-ils pas un seul sens, apprendre aux gens à parler, à s'avancer dans une énonciation...

Alors puisque je voudrais évoquer une dimension de l'énonciation, que j'estime capitale, je vais en souligner quelques traits.

J'aborde le premier par une devinette : quel est le comble de l'énonciation ? Réponse : c'est Françoise Dolto qui répond à son fils Carlos, un jour que celui-ci était particulièrement difficile : « Vas te débrouiller avec ton père puisque c'est lui que tu as choisi pour naître ! ». Est-ce là du délire ? Non, Dolto parle à partir d'un comble, le comble de l'énonciation. Je vise une première caractéristique de l'énonciation : elle est *originale*. C'est le point x de surgissement du désir, son caractère « auto-générateur »<sup>2</sup>. Et cette question me fait repenser à la seule chose que le

---

<sup>2</sup>Je n'ai pas trouvé le terme philosophique qui a cette signification précise, mais le mot *authentique* en a la signification étymologique car il est dérivé du grec « authentês » qui signifie

philosophe Alphonse De Waelhens m'ait dite personnellement. Je lui avais posé une question alors qu'il donnait cours, et ma question concernait le moment de surgissement de la parole chez un petit enfant. De Waelhens m'avait répondu (je cite textuellement parce que je me souviens très bien de sa réponse) : « Chaque fois qu'un enfant se met à parler, c'est un miracle qui se produit ! ». Je pense que pour De Waelhens du miraculeux se produisait au niveau de la manifestation des choses, sans devoir invoquer une intervention divine. On trouve, tout à l'opposé, la référence à un ailleurs, à laquelle se raccrochent certains dans l'étonnement devant la production de nouveau. Ainsi toute la littérature qui a foisonné à partir des années 60 concernant les énigmes de l'univers... Il s'est manifesté là production de quelque chose que j'appelle une « nouvelle mythologie » ; celle-ci, tout en reprenant l'ancien mythe des Atlantes, a consisté à rapporter les mystères des mégalithes, les figures de pierre géantes comme à Nasca, etc., à l'intervention d'êtres venus d'ailleurs, les (51)extra-terrestres. Ou pensez encore à *2001 Odyssée de l'Espace*, ce très beau film de Stanley Kubrick, dans lequel un objet en forme de parallélépipède survient pour, je dirais, incarner l'énigme du saut de civilisation, comme le passage de l'animal à l'homme au commencement du film – et de l'humanité. Je veux dire qu'il y a là deux façons inverses de ne pas pouvoir penser quelque chose dont j'essaie de vous parler, à savoir que quelque chose soit là qui n'était pas là auparavant, que quelque chose de nouveau puisse surgir du sujet lui-même.

Deuxième trait de l'énonciation : elle est *libre*. Du moins, je vise par cette affirmation la part de liberté constitutive de l'énonciation. Je récusé donc le paradoxe classique (apparent) selon lequel les associations libres sont les plus déterminées. L'inconscient n'est pas un réservoir de signifiants. C'est certes de la rencontre de l'Autre, à partir de signifiants, d'objets trouvés d'abord chez l'Autre que le désir d'un sujet s'est mis en route et se déploie le long de toute une existence. Prenons l'exemple de l'objet a. Pour en parler dans un langage suggestif, je dirais que l'objet a est comme une patate brûlante que la génération précédente vous refile, et le problème est, certes, qu'une fois qu'on vous a refilé l'objet, vous ne pouvez plus vous en passer. Toutefois chacun va composer de façon différente avec tel objet ; ainsi si votre objet préférentiel a été l'objet oral ou un autre, vous en avez fait une certaine destinée. Et j'utilise le terme de « composer » expressément, étant donné le double sens de ce mot dans la langue française. J'entends parfois parler de cette dimension de la liberté de l'énonciation en termes de responsabilité, personnellement je ne partage pas l'affirmation de certains collègues de l'AF « on n'est pas responsable de son inconscient mais de ce que l'on en fait ! ». J'estime qu'il faut, si l'on tient à ce terme de responsabilité, le subvertir comme a été subverti le concept de causalité en psychanalyse, l'assumer jusqu'au bout, et parler de « responsabilité inconsciente ». Je vise en effet que jusque dans l'inscription des signifiants, à la limite même dans l'acte d'inscription du Nom du Père, intervient une part active du sujet. L'inconscient n'est pas une plaque photographique, le sujet n'est pas une pâte à modeler. Ceci vaut tout autant pour les interventions dans des services comme Télé-Accueil, S.O.S. Suicide, S.O.S. Viol, Aide aux Victimes, dans lesquels il y a lieu d'interpeller de suite la possibilité du sujet à se positionner autrement – pour cette raison même j'appelle ce champ d'interventions « clinique au vif du sujet ». La psychanalyse n'est-elle pas une pratique sur le champ du possible ? Et ne devrions-nous pas penser « un principe d'indétermination fondamentale » ?

Troisièmement : l'énonciation est *solitaire*. Si parler implique une structure de la relation à l'Autre, le moment même de la parole connaît une coupure vis à vis de l'Autre. C'est de lui-même et de lui seul que le sujet parle, et le « de » est sans couverture. Il faut entendre la

---

« qui agit par soi-même, de sa propre autorité ».

résonnance extrêmement solitaire de toute parole.

Quatrièmement : elle est *unique*. Les structures de désir se retrouvent, certes, dans le discours d'un sujet, ainsi l'éclipse de l'être ou les jeux de signifiants ou la (52)structure obsessionnelle... Mais n'est ce pas le rapport du sujet à la structure que nous avons à interroger et interpeller ; et qui pourrait entendre celui-ci hors de son caractère tout à fait particulier et unique ?

Cinquièmement : l'énonciation est *surprenante*. Je veux dire qu'elle apparaît toujours dans la surprise, l'énonciation est toujours autre que ce à quoi l'on s'attend, que ce que l'on peut penser. C'est ainsi, peut-être, que peut se comprendre l'efficacité de l'humour en psychanalyse, parce que l'humour agit lui aussi avec un effet de surprise : pendant cet instant de surprise peut passer, du psychanalyste au psychanalysant, ou du psychanalysant au psychanalyste, l'éclair d'une vérité.

\*  
\* \*

Tandis que je réfléchissais à toutes ces choses, un mot de Rimbaud me revenait à l'esprit, il s'agit d'*Origines*. Je me souvenais que Rimbaud avait utilisé ce mot dans sa lettre à Paul Demeny, la fameuse lettre dite « lettre du voyant ». Elle est une sorte de manifeste pour la poésie dans laquelle Rimbaud parle du poète comme « voleur de feu », et assassine au passage les versificateurs et les auteurs d'*Origines*. De quoi s'agit-il ? Rimbaud visait une série d'ouvrages sur l'origine de la religion, du droit, du christianisme... Ces livres ne faisaient, en réalité, que poursuivre une tradition dans la plus pure mentalité rationaliste, depuis la parution en 1794 d'un ouvrage de Charles Dupuis intitulé *L'origine de tous les cultes ou la religion universelle*. Je me souviens avoir lu ce livre avec beaucoup d'amusement parce que l'auteur, à coups d'interprétations symbolistes, y rapporte le christianisme et les autres religions à un culte solaire. Ce n'était pas l'affaire de Rimbaud de défendre la religion chrétienne, mais il voulait s'opposer à l'esprit rationaliste qui prétendait percer l'essence d'une série de phénomènes par ses explications réductrices. Et je dois dire que c'est avec beaucoup de satisfaction que je suis allé relire ce texte parce que, en ce qui me concerne, un des effets de l'analyse a été de favoriser je dirais « une autre façon de réfléchir ». En relisant cette lettre je suis, fatalement, retombé sur la fameuse phrase de Rimbaud « Je est un autre ». Cette phrase n'a vraiment rien à voir avec le stade du miroir, contrairement à sa reprise habituelle par les analystes, elle ponctue de façon percutante tout ce que Rimbaud loue dans l'inspiration. Et sa relecture m'a vraiment révélé quelque chose, à savoir de pouvoir nommer explicitement la conception de l'analyse à laquelle je me réfère depuis longtemps, et dans ma pratique et dans mes moments d'élaboration théorique. Il s'agit de la conception de l'Autre, *l'Autre scène comme lieu de création*.

J'aborde donc le passage de la position de psychanalysant à celle de psychanalyste, et je prends cette question au niveau du désir d'analyse. Il faut distinguer l'inconscient du psychanalyste et cette position spécifique du désir d'analyse que le psychanalyste occupe et que Lacan a nommé « le désir de l'analyste ». Il y a donc le désir de l'analyste au sens de la subjectivité inconsciente qui nous pousse vers la (53)position de psychanalyste, et par ailleurs cette position particulière elle même. On pourrait, pour distinguer les deux, nommer le premier *un désir d'analyste* et le second *le désir de l'analyste*.

Nous connaissons tous des exemples de l'une ou l'autre position identificatoire réalisée par la place d'analyste. Pensez aux psychanalystes célèbres qui se sont livrés dans leurs écrits : Winnicott dans son identification à une bonne mère, Pankow en véritable guérisseuse... Il est

parfois possible de repérer un fantasme, peut-être même un fantasme fondamental, que la place d'analyste nourrit. J'avais, il y a bien longtemps, tenté de parler du fantasme de Freud. J'étais parti des commentaires de Freud à ses exposés de cures, de l'interprétation de certains de ses rêves..., toutes choses qui, m'avait-il semblé, évoquaient par petites touches son fantasme d'analyste. Comment l'avais-je pris ? Je l'avais entendu du côté de l'arrachage de la bouche. Ce serait à reprendre et préciser d'avantage, certes ; sans doute n'est-ce pas là son fantasme fondamental, mais certainement quelque chose qui lui est associé. Pensez à l'introduction de l'exposé sur L'Homme aux loups, où l'on peut entendre que la castration de Freud est engagée dans cette cure et dans la création de la psychanalyse comme science. Pensez au souvenir-écran ressurgi à propos du rêve de *La monographie botanique*, Freud y met en scène la naissance de son désir dévorant de savoir et des monographies, en se voyant arracher les feuilles d'un livre aux images colorées. Pensez aux commentaires qu'il émit en marge des cures de Dora ou de L'Homme aux loups ; « Je lui arrachai l'aveu », dit Freud, et encore : « Dora me cacha ostensiblement une lettre pour me montrer que je lui arrachais son secret ». Pensez encore au rêve inaugural de la psychanalyse qu'est *L'injection faite à Irma* où se déploient, autour de la bouche comme instrument de la parole, comme organe physiologique, comme symbole sexuel, les tensions entre le désir de Freud et diverses réticences des femmes de son entourage à s'ouvrir à lui. En prenant d'ailleurs les premières formations de l'inconscient que Freud a analysées, le rêve de l'injection faite à Irma, l'oubli du nom Signorelli..., je m'étais un jour rendu compte que parmi les signifiants prévalents de l'inconscient de Freud revenaient les signifiants « sig » et « mund » ! Ne trouvez-vous pas curieusement beau que le nom du créateur de la psychanalyse puisse évoquer la puissance de la bouche ? Et cela m'avait fait penser que, au-delà des motifs qu'ont invoqués ses biographes, c'est sous l'effet d'une véritable inspiration (au sens de l'inconscient) qu'un jour Sigmund Freud changea son nom en Sig-Mund. Quelqu'un avait interpellé Freud sur son fantasme d'analyste. Je veux parler de L'Homme aux loups lorsqu'il a produit et adressé à Freud le rêve suivant. « J'ai rêvé, dit-il à Freud, qu'un homme arrachait à une espe, ses ailes. ». « Espe ? », avait demandé Freud. « Vous savez bien, répondit L'Homme aux loups, cet insecte qui a des raies jaunes sur le corps et qui peut piquer ». « Vous voulez dire une wespe (guêpe en allemand) ! », corrigea Freud. Et Freud lui interpréta le rêve comme une vengeance agie par lui, l'homme aux loups, contre une menace de castration. L'Homme aux loups lui avait pourtant lancé : « mais espe, c'est moi, S.P., les initiales de mon nom (Sergeï Pankejev) ! ». Je crois que L'Homme aux loups (54) avait dans cet instant, peut-être à son propre insu, renvoyé à Freud son transfert d'analyste.

Tout ceci nous permet de penser que c'est en fait grâce à un tel fantasme que Freud est allé – heureusement – vers l'écoute des sujets névrotiques. Et l'on sait que les hystériques ont l'art de mobiliser ce type de fantasme chez leurs partenaires, fantasme de l'abus de la femme réduite à un objet a – fantasme typique dont Freud avait produit sa variante personnelle –, parce que c'est là une expression exacerbée de l'aliénation à la jouissance phallique dans laquelle la spécificité féminine est occultée. Mais on peut tout autant penser que c'est à cause de ce type de fantasme que Freud restait, parfois, sourd à entendre ses analysants, et c'est ce qui se produit également pour tout analyste. C'est-à-dire qu'il s'agit quand même que l'analyste parle aussi à partir d'un autre lieu que celui de son fantasme inconscient. Cet autre lieu, que pourrait-on en dire ?

Il s'agit de soumettre à l'élaboration le passage à la position de psychanalyste, en tentant de situer le désir d'analyse hors de la subjectivité inconsciente du psychanalyste. Que se passe-t-il dans ce passage ? Je l'entends comme un destin possible issu de la fin d'analyse.

Entendons-nous d'abord sur la fin de l'analyse. Je l'approcherai par un constat d'expérience. L'avancement d'un sujet dans son énonciation révèle un clivage entre deux versants, d'une part un « *se* » *dire*, et d'autre part un *dire et entendre* « *au-delà de soi-même* », dans le registre du désir. Ces deux constituants de l'énonciation ne suivent pas une évolution concomitante. Les sujets se trouvent à des points de progrès différents pour l'un et pour l'autre dès leur arrivée en analyse – c'est ici un fait d'expérience. L'analyse les favorise tous deux et s'y déploie selon des temps qui sont certes propres à chaque analysant et non linéaires, mais aussi – et c'est ce trait que je tiens à souligner – séparés, non concomitants l'un avec l'autre. C'est pourquoi je propose de distinguer par les noms de « terme » et « fin » les deux bouts possibles d'une analyse, selon le versant de l'énonciation sur lequel ils apparaissent. C'est sur l'axe du « se parler » que se situe le point de suffisance d'analyse que je désigne comme « terme ». Les analysants qui ont atteint ce point vont pouvoir recréer des relations différentes à leurs objets d'amour, c'est-à-dire désirer différemment, *car ils peuvent ressourcer leur existence à partir de l'énonciation créatrice*. Cependant, nous connaissons des analysants qui sont allés au terme de leur analyse, et pour lesquels nous pouvons douter de leur capacité à occuper une position d'analyste. Inversement, ne côtoyons-nous pas tous des analystes compétents qui n'ont manifestement pas porté leur analyse à son terme, ou qui n'y ont pas suffisamment mis en jeu leurs symptômes ? C'est que la capacité d'occuper effectivement une place d'analyste se supporte de la fin et non du terme.

En effet, tandis qu'un sujet progresse dans son énonciation, des moments de fin d'analyse, lorsqu'ils se réalisent, viennent faire rupture. La fin d'analyse ne consiste(55) pas en un seul moment bien précis, par exemple des dernières séances, cela peut se passer en cours d'analyse, sans doute pas au début. Il s'agit d'un arrachage de sa subjectivité, il s'agit de se dépouiller de sa subjectivité, se dépouiller de l'emprise dans ce qui a fait la rencontre des signifiants, des objets, il s'agit de pouvoir déposer cette emprise subjective, il s'agit de la « réaliser », réaliser la rencontre de la structure de l'inconscient au-delà des personnes qui y renvoient dans l'histoire personnelle de chacun. En fait, pendant l'avancement dans l'énonciation, il se produit une approche vers des points de possibilité de la lâcher, c'est-à-dire qu'il est possible d'approcher et d'atteindre à certains moments un point de pouvoir se dépouiller de sa subjectivité. Et il ne faut pas entendre la subjectivité comme le côté moïque, il s'agit de toute la subjectivité d'un sujet. Je parle d'atteindre une position où l'on a pu être vidé, vide de sa subjectivité. Les analysants qui ont atteint de tels moments vont pouvoir désirer différemment bien au-delà de ce que permet le terme d'une analyse, de par, précisément, la possibilité offerte par la fin d'analyse *de désirer hors de soi-même*.

Mais une création particulière peut surgir de ces moments de fin d'analyse, elle relève d'une possibilité et non d'une nécessité. C'est un moment de création, le moment didactique comme après-coup possible de fin d'analyse ; quel est-il ? L'expérience le révèle, il peut se produire, chez un sujet qui a atteint un point d'arrachage de sa subjectivité, maintien du désir d'analyse ! C'est un phénomène dont je veux souligner le caractère paradoxal. C'est comme s'il avait existé un moment, le moment didactique, où le sujet avait atteint un point d'énonciation pure. Il ne s'agit pas d'entendre « pure » dans un sens hygiéniste mais dans un sens de niveau radical de l'énonciation, désir de l'énonciation coupé du ou des désirs subjectifs qui pourtant le portent et le comportent. C'est le maintien de l'énonciation elle-même coupé du versant du « se » dire. Il y a là *création d'un désir particulier* ; en d'autres termes, il se produit une opération spécifique que je nommerais une opération d'extraction, je veux parler d'une *extraction de la dimension énonciatrice des* (à partir des, hors des) *désirs subjectifs*. C'est ainsi que je nommerais le moment didactique, et le nommer ainsi est tout différent du propos de Safouan pour lequel il

s'agirait de savoir « en quoi l'expérience de l'analyse peut donner lieu au désir de la répéter avec autrui ou de reprendre la traduction de l'inconscient au niveau de l'inconscient d'autres sujets ». Dans ces paroles, Safouan se réfère à un mécanisme de transposition.

Tout ceci permettrait un certain nombre de reconsidérations.

Entendre la phrase « l'analyste ne s'autorise que de lui-même » dans cette résonance, c'est-à-dire entendre que cet acte se pose dans une pure solitude...

Repenser la question du transfert comme moteur et résistance dans les termes constitutifs de l'énonciation (le « se parler » et le « parler hors de soi-même »), et situer le vrai destinataire du désir d'analyse (ne s'agirait-il pas du désir de(56) l'analyste ?)...

Comprendre la contradiction entre la simple éventualité de la présence de la voix comme objet (pulsionnel) dans l'histoire subjective de tel analyste, et sa présence incontournable comme cause (structurelle) du désir de l'analyste. Je vise ici le caractère hors libidinal de l'objet invoquant comme cause du désir de l'analyste, car c'est bien la place tout à fait structurale de la voix dans la dimension de la parole qui a pour effet le statut particulier de cet objet comme cause (essentielle et non accidentelle) du désir de l'analyste, c'est-à-dire ce vide au coeur de nous-même en tant qu'hommes, qui nous permet de parler. Ne serait-ce pas la place de ce vide même, de cette cause même que le psychanalyste adopte pour permettre au psychanalysant l'adresse d'une énonciation ?

Souligner une éthique du désir de l'analyste, elle ne peut être qu'une éthique de l'énonciation. Deux valeurs me semblent essentielles pour qui désire tenir le cap de l'énonciation : *le respect* et *le courage*. D'abord le respect. La relance qui invite à l'énonciation ne peut être du « poussé à l'énonciation » qui serait un contre-sens. Il n'y a pas à désirer que s'entame une analyse, ni qu'une analyse progresse plus vite, ni plus loin, que ce qu'en désire le sujet. Une question cruciale se pose ici, celle de pouvoir apprécier si les arrêts dans le cours du travail relèvent d'un non-désir d'analyse ou d'une résistance. Le courage est l'autre valeur indispensable à l'analyse, courage nécessaire à tenir le désir d'analyse, et du côté psychanalysant et du côté psychanalyste. Je vise le « ni crainte ni pitié » de Lacan dans le séminaire *L'éthique*. Car il s'agit de réaffronter le sujet à ce qui lui fait vertige : de quoi est faite son existence et de quoi de nouveau peut-elle être faite ?

\*

\* \*

Je voudrais conclure autour d'une troisième question : la compétence du psychanalyste, terme auquel je préfère celui de pertinence. *La pertinence de l'analyste, c'est l'art de poser des interventions justes*. Et je dis expressément « justes » et non pas « exactes ». J'évoque la justesse des interventions, c'est-à-dire celles qui se proposent de telle façon que et au moment où elles « peuvent » être reçues et utilisées par l'énonciation du sujet (le moment propre au sujet est particulièrement important). Ce qui est simplement exact peut être inutile, car inutilisable par le sujet. Inversement une intervention juste n'a pas besoin d'être exacte – on pourrait à juste titre taxer mon propos de « non-sense ». Il en va de même pour la théorisation psychanalytique. Pensez à Freud dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*, à ses élaborations laborieuses autour de la production de tel ou tel chiffre ; ce qui y sonne juste est qu'il pouvait faire entendre à ses lecteurs que dans toute production d'un sujet intervient l'inconscient. Pensez à l'affirmation de Lacan selon laquelle il n'y a qu'une résistance, celle de l'analyste ; la chose n'est pas nécessairement exacte, mais quoi de plus juste que de nous inviter à nous interroger (57) avant tout sur notre résistance. Si j'avais voulu vous tenir un discours dans un désir d'exactitude, j'aurais visé une définition professionnelle des actes du psychanalyste, j'aurais pu, par exemple,



dans la référence aux trois registres du psychisme inconscient (imaginaire, symbolique et réel), commenter « comprendre », « entendre » et « situer ». Mais serions-nous avancés sur l'essentiel ?

On connaît les critères de validité d'une interprétation exacte (l'évidence, le recoupement, le savoir etc.), alors que le seul critère de la justesse d'une intervention est son effet d'énonciation pour un sujet. C'est pourquoi j'ai répondu à des behavioristes auxquels j'ai donné cours, parce qu'ils reprochaient à la psychanalyse de ne pas être une science exacte : « Vous avez raison, la psychanalyse n'est pas une science exacte, elle est une *science juste* ! ». Je reviens aujourd'hui sur cette boutade pour y réaliser son caractère de raccourci ou plutôt de concept-valise, de condensation. Je veux dire que la rigueur spécifique de la démarche psychanalytique est à situer à l'intersection d'une *scientificité* à opposer aux sciences exactes et tout autant d'un *art du langage* à opposer à la poésie. S'engager dans une telle démarche nous mènerait peut-être à des effets surprenants.

Alors, puisqu'il est question de la passe et que nous instituons en Belgique des « entretiens sur la pratique » à partir desquels les membres de l'Association Freudienne peuvent être inscrits dans l'Annuaire en tant que praticiens... Je dois dire que je suis dans un temps de sidération par rapport à ces procédures, mais je connais une certitude et je tiens à souligner la modestie nécessaire de tels projets. Car enfin je sais que la question essentielle, celle qui fait toute la valeur de l'analyse, celle de la pertinence de l'analyste jamais ne pourra y être attrapée. Car qui d'autre que les analysants pourraient donc faire l'expérience de cette pertinence ? Ne serait-ce pas ignorer que celle-ci est un art, et que, en tant qu'art, elle ne se révèle que dans ce que l'analyste est potentiellement susceptible de réaliser auprès des analysants ? Points d'interrogation ??

\*  
\* \*

–Etienne Oldenhove : *Comment pourrait-on distinguer l'énonciation à laquelle est appelé chaque analyste de celle qui est en oeuvre chez le poète ? S'agit-il chez celui-ci d'une sublimation ?*

Je pense aborder la différence entre l'énonciation psychanalytique et l'énonciation poétique en opposant leurs managements particuliers du langage et les vérités spécifiques qu'elles atteignent. Je parlerais volontiers d'une utilisation incantatoire par le poète, des répétitions, oppositions, de sons, de rythmes, etc. ; la magie poétique (58) n'oeuvre-t-elle pas ainsi pour (c'est une intuition de départ) déposer la fonction désignatrice du langage et faire surgir une tout autre vérité langagière ? Ceci dit, poser la différence en terme de sublimation, n'est-ce pas poser l'énonciation psychanalytique comme première par rapport aux autres énonciations, et cela ne constitue-t-il pas, je me le demande sincèrement, un psychanalyso-centrisme ?